



Ecrire et être publié dans des revues internationales de sciences sociales

Repères à destination des jeunes chercheurs africains

(version provisoire)

Ce texte est issu de l'atelier de formation à l'écriture scientifique organisé par l'APAD¹, le LADyD² et la rédaction de la revue Afrique Contemporaine en septembre 2016 à Cotonou (Bénin), à destination de jeunes chercheurs béninois et d'Afrique de l'ouest ayant présenté une communication au colloque 2015 de l'APAD³. L'atelier partait du constat de la difficulté des jeunes chercheurs, et en particulier des chercheurs africains, à réussir à publier. Son but était de donner aux jeunes chercheurs quelques clés pour mieux comprendre les règles de l'écriture scientifique en sciences sociales, et de la publication dans les revues académiques internationales, et ainsi favoriser leur accès à ces revues⁴.

Les débats à l'atelier ont confirmé l'importance de cette difficulté et montré à quel point les participants, jeunes et moins jeunes, n'avaient jamais eu l'occasion de découvrir les logiques et le fonctionnement des revues internationales et, de ce fait, commettaient des maladresses, des erreurs stratégiques, qui handicapaient la qualité de leurs écrits (quelle que soit la qualité empirique de leur recherche) et leur capacité à être publiés. C'est ce qui a justifié la rédaction de cette note, destinée à donner quelques repères à ceux qui n'ont pas la chance de participer à un tel atelier. Elle sera améliorée au fur et à mesure de l'expérience.

Nous remercions tous les participants à l'atelier pour la richesse des débats, et les financeurs du Colloque (Bureau de la coopération suisse à Cotonou, Ambassade des Pays-Bas à Cotonou, Direction de la recherche de l'Agence française de développement) pour avoir accepté de financer cet atelier, grâce aux reliquats du budget du colloque.

¹ Association pour l'anthropologie du changement social et du développement. www.apad-association.org. L'APAD publie *Anthropologie & développement*, revue à comité de lecture.

² Laboratoire d'analyse des dynamiques de développement, Faculté des sciences agronomiques, Université d'Abomey-Calavi, Bénin.

³ Co-organisé par l'APAD, le LADyD, le LASDEL et l'Université d'Abomey Calavi, ce 12^e colloque international de l'APAD avait pour le thème « la fabrique de l'action publique dans les pays 'sous régime d'aide' ».

⁴ Cet atelier a été animé par Philippe Lavigne Delville (APAD), Nicolas Courtin et Jean-Pierre Listre (Afrique contemporaine).

Introduction : pourquoi une formation à l'écriture scientifique ?

L'écriture scientifique est le parent pauvre des formations en sciences sociales. Les formations portent sur l'enquête de terrain, la conduite de projets de thèse, parfois sur l'élaboration de projets de recherche, peu ou pas sur l'écriture d'articles scientifiques.

Pourtant, écrire et publier fait partie intégrante du métier. La justification sociale de la recherche est la mise à disposition des résultats auprès du public académique (les pairs, les autres chercheurs, les étudiants) et aussi de la société. Un chercheur qui ne restitue pas ses résultats n'assume pas sa responsabilité vis-à-vis de l'Etat qui l'emploie, des institutions qui financent sa recherche, et finalement vis-à-vis de la société. La restitution peut passer par des formes variées (participation à des forums, vidéos, etc.) mais l'écrit reste la forme principale : c'est elle qui permet la transmission lointaine, c'est sur l'écrit que reposent les mécanismes de validation académique.

Pour un chercheur ou un enseignant chercheur, publier est donc à la fois une exigence éthique et une condition d'avancement dans sa carrière.

Mais publier est difficile. Il faut savoir restituer ses résultats sous une forme convaincante, qui rende justice au matériau de terrain. Trouver la bonne problématique, savoir se positionner par rapport aux débats, bien valoriser le terrain, trouver l'équilibre entre théorie et empirie ne va pas de soi. Il y a des apprentissages, des savoir-faire à développer. De plus, les formats des articles de revue académique imposent des contraintes particulières, en particulier de longueur, qu'il faut savoir respecter.

Ces difficultés d'écriture se doublent, pour les chercheurs africains, d'une difficulté d'accès à la littérature, qui rend difficile de se positionner sur les débats académiques actuels. Et aussi d'une difficulté à savoir se repérer dans l'univers des revues, savoir choisir la bonne revue, préparer son article en fonction d'elle. Faute de comprendre le fonctionnement des revues internationales à comité de lecture, et les exigences spécifiques de ces revues, beaucoup proposent des articles décalés, qui ne passent pas la barre des premières sélections.

Faute de comprendre les règles du jeu, ils font face à des expériences négatives, et se découragent. Il se pose parfois des problèmes de niveau académique, par rapport aux standards internationaux, mais souvent, c'est la capacité à restituer et valoriser des résultats empiriques de qualité qui est le blocage. Cela freine la reconnaissance de la recherche africaine, en même temps que cela bloque l'accès des lecteurs à de nombreux résultats de recherche originaux.

Les règles de la publication dans des revues scientifiques

La recherche repose sur la validation des travaux par les pairs. C'est lorsqu'ils ont été validés par des pairs que des travaux sont jugés valables scientifiquement. Les revues à comité de lecture sont l'instrument principal de cette validation. Elles organisent un processus de sélection et de lecture critique des textes soumis, afin de publier des textes qui ont été jugés recevables. Ce processus d'évaluation repose en général sur le principe du double aveugle, censé garantir une évaluation objective : les évaluateurs ne connaissent pas le nom de l'auteur du texte qui leur est soumis, l'auteur ne connaît pas le nom des évaluateurs qui commentent son texte.

Des frustrations, des fausses images, dues à une méconnaissance des règles du jeu

« Plusieurs fois, l'article que j'ai soumis a été rejeté d'office, sans même passer en relecture » « Est-ce qu'on n'est pas éliminé d'office lorsqu'on est un auteur africain ? » « Les revues demandent des avis à des gens qui ne connaissent pas le sujet, comment s'étonner que l'avis soit négatif ? » « L'évaluateur m'a reproché de ne pas le citer » « Est-ce qu'il n'y a pas de liste noire, pour les auteurs dont un texte a été refusé ? » « Les commentaires que j'ai reçus étaient contradictoires, comment puis-je faire avec ça ? » « Est-ce qu'on peut publier un article dans une revue si on ne connaît pas quelqu'un dans le comité de lecture ? »

Le tour de table sur les attentes, en début d'atelier, a mis en évidence les nombreuses expériences malheureuses, les incompréhensions, les frustrations aussi. Face à des rejets qu'ils ne comprennent pas, face à des critiques qui leur semblent injustifiées ou dont ils ne savent pas quoi faire, beaucoup renoncent. Certains développent des interprétations en termes de clientélisme, voire de racisme. Tout à fait légitimes, car révélant des expériences vécues, ces interprétations témoignent souvent d'une profonde méconnaissance des règles du jeu. Les revues internationales sont lointaines, personne n'explique les règles du jeu de la publication internationale aux jeunes chercheurs – voire aux moins jeunes. Le fonctionnement des revues nationales, qui ont du mal à paraître faute d'articles, où la sélection n'est pas toujours très rigoureuse, où le clientélisme est fort, n'aide pas à comprendre le fonctionnement d'une revue à comité de lecture.

Comment fonctionne une rédaction ?

Les revues scientifiques de niveau international fonctionnent sur le principe de la revue par les pairs (*peer review*). À réception d'une nouvelle soumission, le secrétariat de rédaction ou le comité de rédaction fait une première lecture, pour voir si le sujet et la problématique correspondent à la revue, si la qualité du texte semble suffisante pour envoyer à des évaluateurs. Un certain nombre d'articles, pour lesquelles une lecture rapide suffit pour voir qu'ils ne sont pas acceptables, ou qu'ils sont totalement inadaptés à la revue, sont éliminés dès ce stade. Ceux qui ont passé le premier cap, et sont donc jugés potentiellement intéressants par le Comité de rédaction, sont envoyés à deux relecteurs, choisis pour leur pertinence par rapport au sujet, qui font une évaluation, un commentaire critique, le plus souvent sur une grille proposée par la revue. Le Comité de rédaction (dont un membre au moins a lui-même lu le texte) discute sur la base de ces évaluations et décide si le texte est publiable avec des modifications mineures (il y en a toujours !), publiable moyennant modifications importantes, ou refusé. Une synthèse des commentaires et des demandes d'amélioration – parfois les évaluations elles-mêmes, ou une partie – est envoyée à l'auteur avec la réponse. Si le texte est accepté moyennant modification, l'auteur dispose d'un certain délai pour retravailler son texte en fonction des commentaires reçus. La nouvelle version est alors renvoyée aux évaluateurs, qui jugent si elle répond aux attentes et est publiable. Un nouvel aller-et-retour peut être demandé. Ou le papier refusé si les améliorations sont jugées insuffisantes.

Tout article reçu par la revue passe donc par plusieurs étapes, ce qui explique la durée du processus de publication.

Certains articles reçus par une revue sont clairement décalés avec le positionnement de la revue. Ainsi, sur un dossier sur les entreprises, Afrique contemporaine a reçu des articles d'économie quantitative, qui ne sont pas dans

son champ. Parfois, le niveau est clairement insuffisant : les fautes sont nombreuses, il n’y a pas de problématisation.

Dans de nombreuses universités africaines, on enseigne à rédiger les articles selon le plan IMRED : Introduction, Matériel et méthodes, résultats, discussion, conclusions. En fait, un tel plan est adapté aux sciences expérimentales, ou aux disciplines reposant sur les statistiques ou l’enquête quantitative comme en santé publique. Il est inadapté aux sciences sociales qualitatives, où la production des données est avant tout faite par le chercheur à travers un ensemble de méthodes globalement standard, où il n’y a pas de matériel de laboratoire, et où on ne peut pas séparer les résultats de l’interprétation, puisque, dans une logique itérative, les deux sont produits en va et vient. Un article construit selon un plan IMRED sera automatiquement refusé par une revue internationale en sciences sociales !

Les critères d’évaluation d’un article

Chaque revue a ses propres grilles d’évaluation, qui sont transmises aux reviewers. Mais les critères sont globalement les mêmes :

- la pertinence de l’objet, son originalité, son importance par rapport à l’actualité des débats scientifiques ;
- la qualité de la problématique et des références mobilisées ;
- la solidité du matériau empirique ;
- la qualité de l’argumentation, le caractère structuré et convaincant des conclusions ;
- la qualité de la forme (style, respect des normes de la revue - longueur, format des réf biblio, etc.) ;
- la pertinence du titre et la clarté du résumé.

Tous ces critères ne sont pas tous remplis dès le départ. Mais le jugement sur l’article doit permettre de savoir si l’auteur peut l’améliorer pour le rendre publiable.

La grille a pour but d’objectiver l’analyse du reviewer et de faciliter le travail du Comité de rédaction.

Le plus souvent, les avis des relecteurs sont convergents. Parfois l’un recommande la publication et l’autre demande des modifications importantes, mais sur la base d’une analyse voisine. Il arrive que des relecteurs soient d’avis très divergents. Dans ce cas, le Comité de rédaction lit le texte en interne, ou demande un 3^e avis, pour arbitrer. Il existe des critiques injustifiées, mais le travail collectif aux différentes étapes limite le risque.

Il existe des relecteurs qui refusent des analyses qui ne correspondent pas à ce qu’ils pensent, ou attendent de l’auteur qu’il fasse l’article que lui-même aurait fait à sa place... Mais le plus souvent, les critiques et les commentaires sont constructifs, ils visent à permettre à l’auteur d’améliorer son texte. Les recommandations bibliographiques ont pour but de permettre à l’auteur de mieux se situer dans les débats actuels, ou à mieux problématiser une question qu’il traite dans une partie de l’article. Il est aussi tout à fait possible de répondre à la revue en

argumentant les raisons pour lesquelles les critiques ou les suggestions de reprise paraissent inappropriées à l'auteur.

Restituer ses travaux, écrire pour un public académique : les bases de l'écriture scientifique

Un article scientifique obéit à des règles, qui ne sont pas exactement les mêmes que celles de la thèse.

L'article de revue : participer à un débat scientifique, sous un format contraint

L'article de revue scientifique est le principal mode de valorisation académique des travaux de recherche : le fait que l'article ait passé le crible de la revue par les pairs garantit sa qualité. Ou du moins, c'est censé garantir une qualité minimale, par rapport aux standards internationaux (on peut publier d'excellents articles dans des revues sans comité de lecture), c'est un critère de confiance pour le lecteur.

Les revues scientifiques sont un des lieux où se valide la production scientifique, où l'on suit l'évolution des sujets et des connaissances. Toute enquête de terrain ne justifie pas forcément un article : si elle n'apporte pas de connaissances nouvelles, à part pour les gens qui s'intéressent à une localité donnée, il n'y a pas forcément de quoi faire un article.

Un article se justifie s'il apporte des choses à la connaissance scientifique, s'il apporte un questionnement nouveau, s'il met en lumière des faits qui n'avaient pas été montrés, s'il questionne les résultats d'autres travaux, permettent de mieux comprendre le domaine de validité d'interprétations en cours ou d'aller plus loin dans l'analyse.

Un article participe à un débat scientifique. Il s'appuie sur un état des connaissances, pour aller plus loin, à partir d'un matériau original, d'un terrain spécifique. On ne peut mettre en avant l'originalité du terrain et la nouveauté des conclusions que si l'on maîtrise cet état des connaissances, que l'on s'appuie dessus pour construire son enquête, et pour analyser son matériau. C'est donc au croisement d'une problématique pertinente en termes scientifiques, d'un état des connaissances et de l'originalité d'un terrain ou d'une approche que se joue la pertinence d'un article.

Un article de revue fait environ 12 à 15 pages Word. C'est court. Dans ce format contraint, il faut à la fois poser la problématique et l'argumenter scientifiquement, décrire le terrain et son contexte pour qu'il soit intelligible au lecteur, déployer la démonstration, étayer les conclusions... cela n'est possible que si l'auteur choisit un angle resserré, construit son article autour d'une problématique précise, choisit ce qu'il met en avant du contexte et du matériau par rapport à ce qui est nécessaire à la compréhension du lecteur et à sa démonstration.

Toute enquête ne débouche pas forcément sur un bon article. En particulier, même s'ils s'appuient sur un bon terrain, un rapport d'expertise ne fournit pas toujours la matière : le questionnement est construit autour des questions de l'étude, et pas d'un questionnement scientifique, le point de vue est souvent assez large, et peu systématisé...

Même avec un terrain construit sur une démarche de recherche, ce n'est pas l'ensemble qui peut justifier une publication. Cela peut-être un morceau de l'enquête, une problématique qui s'est révélée particulièrement riche. Si le travail bibliographique sur ce sujet n'a pas été fait avant, il faut le faire avant de se lancer dans la rédaction, pour se situer dans les débats, faire apparaître les apports originaux par comparaison avec ce qui a été écrit, avec les façons de se poser les questions des autres chercheurs ayant travaillé sur le sujet, avec leurs conclusions.

Choisir la bonne revue : la stratégie de publication

Chaque revue a son histoire, son positionnement dans les débats théoriques, ses priorités en termes de champ géographique et de thématiques, en termes de cadrage disciplinaires. Elle a aussi un public spécifique, qui peut-être un cercle restreint de spécialistes d'une thématique précise ou d'une aire culturelle, un public académique plus large dans une discipline, une thématique ou une aire géographique donnée. Si les revues académiques visent avant tout un public académique, certaines cherchent à toucher un public plus large, de professionnels, de praticiens. Les objets traités, le style, la forme des articles, vont être en partie différents. Ce qui est pertinent pour l'une ne l'est pas forcément pour l'autre.

On n'écrira pas de la même façon si on propose un article sur des questions de santé en Afrique à une revue généraliste portant sur l'Afrique ou une revue de sciences sociales de la santé, couvrant une aire géographique plus large. Dans le premier cas, les questionnements sur la santé devront être approfondis, dans l'autre, ce serait totalement inutile, mais des éléments « de base » sur les systèmes de santé en Afrique pourront être nécessaires pour des lecteurs travaillant majoritairement dans d'autres continents.

Un article de sciences sociales sur la gestion des ressources renouvelables ne prendra pas la même forme selon qu'il est destiné à une revue pluridisciplinaire ancrée dans les sciences de la nature, où un plan de type « matériel et méthode, résultats, discussion » est privilégié, ou dans une revue de sciences sociales, où un tel plan sera motif de rejet.

Il est important de comprendre quelle est la revue, de quoi elle traite, avec quelle approche. Pour cela, il faut lire attentivement les présentations qui existent sur tous les sites : la façon dont une revue se présente dit des choses sur ce positionnement. Les conseils aux auteurs précisent de plus les différents types d'articles publiés par la revue, et les règles en termes de volume, de notes de bas de page, de résumé, de bibliographie. C'est à l'auteur qui soumet un article de prendre en compte ces règles, de s'inscrire dans les règles du jeu de la revue.

Faute de savoir qu'il faut réfléchir sa stratégie de publication, plusieurs participants à l'atelier ont essuyé des refus qu'ils n'avaient pas compris. « J'ai compris qu'en fait, j'avais fait une erreur de casting, l'article que j'ai proposé ne correspondait pas à la revue ».

Les revues à comité de lecture mettent en place des procédures normées d'évaluation des articles proposés. Elles assurent sauf exception une bonne qualité des articles. On peut publier d'excellents articles dans des revues sans comité de lecture, mais la réputation de la revue, le fait qu'elle ait un comité de lecture, sont des critères importants en termes de reconnaissance scientifique des articles

publiés (cf. le fonctionnement d'une rédaction). Les revues sont parfois classées selon leur exigence scientifique et leur notoriété (revue classée A, B, C). De tels classements cherchent à distinguer les revues, ils peuvent comporter une part d'arbitraire aux frontières. Le facteur d'impact cherche à répondre à la prolifération des revues, en particulier en anglais : le problème n'est pas seulement de publier, mais de publier dans une revue qui est lue, et qui est citée... Le facteur d'impact correspond au nombre moyen de citations par article de la revue. C'est un indice de notoriété qui, comme tous les indicateurs, a ses limites.

On l'a vu, on publie pour participer à un débat scientifique. Parcourir le site de la revue et regarder les titres des dossiers et des articles permet aussi de voir quels sont les thèmes traités, avec quel questionnement. Cela permet de repérer si le sujet que l'on souhaite proposer fait partie des sujets traités, et de lire les articles déjà publiés sur ce thème, pour se situer par rapport à eux. Télécharger et lire quelques articles permet aussi de voir, au-delà des consignes aux auteurs, comment sont structurés les articles qui ont été acceptés.

Communiquer pour être lu et compris

On écrit pour un public, pas pour soi. Ecrire suppose de prendre en compte le public potentiel. Selon à qui on s'adresse, ce qui va de soi et ce qui doit être expliqué, les concepts connus et ceux qui ne le sont pas et doivent être explicités, ne sont pas les mêmes. En fonction des revues, de leur positionnement théorique, ce sont les questionnements eux-mêmes qui peuvent être différents.

On écrit pour être lu et compris. L'écriture doit être simple, précise, avec des phrases courtes. Il faut éviter le jargon, les formulations lourdes. Ce n'est pas au lecteur de faire l'effort de comprendre, c'est à l'auteur de rendre la lecture aisée et convaincante pour le lecteur. De trouver les titres pertinents et accrocheurs, de faire des résumés qui ont du contenu et donnent envie de lire. Le savoir faire des journalistes en termes de « titrologie », de « chapô », d'accroche pour démarrer un texte, est utile.

Dans certains articles discutés, on trouve des phrases très vagues, du style « *la décentralisation rencontre de nombreuses difficultés, en particulier dans certaines régions du pays* »... C'est trop ou trop peu ! Soit c'est inutile, et on supprime. Soit c'est important, et il faut détailler, par ex : « *la prise en charge des affaires locales par les instances décentralisées fait face à de nombreuses difficultés, en particulier sur le plan des rapports avec des ministères sectoriels réticents au transfert de compétence (réf), de la capacité à mobiliser des ressources fiscales (réf) et des relations avec les projets et les ONG présents sur leur territoire, dont une partie seulement accepte de respecter le cadre institutionnel et les prérogatives dévolues aux communes (réf). Ces difficultés sont encore accentuées dans les communes enclavées de l'est du pays (réf)* ».

Faute de se mettre à la place du lecteur, de nombreux chercheurs proposent des titres un peu plats ou trop descriptifs. « *Le problème de l'eau dans la commune X (Bénin)* » n'a guère de chance de séduire au-delà des gens intéressés par l'eau ou par la décentralisation au Bénin. Il faut problématiser le titre, donner à voir déjà le questionnement ou l'originalité. Titrer « *la réforme du financement de la santé au Bénin : 'acheter' les comportements par les primes ?* » attirera plus de gens que « *le financement basé sur les résultats dans la zone SOZOBA* » qui renvoie à un dispositif spécifique que peu de gens connaissent en dehors des spécialistes.

L'écriture scientifique en sciences sociales – en particulier dans les revues internationales à comité de lecture⁵ - est une forme particulière d'écriture :

- elle s'adresse principalement aux pairs, aux autres chercheurs ;
- elle vise à restituer des recherches, et donc des résultats qui ont été produits selon les normes de la recherche en sciences sociales ;
- elle prend des formes spécifiques, assez normées : des articles de 12-15 pages, ce qui est court et pose de fortes contraintes de volume ;
- elle vise à contribuer à des débats scientifiques et suppose donc de se positionner par rapport à l'état des connaissances, de savoir mobiliser des résultats empiriques originaux au service de ces débats. Elle repose donc sur une forme d'argumentation spécifique ;
- elle est soumise à des formes de validation par les pairs, qui suppose de convaincre les lecteurs de la pertinence du questionnement et de la qualité de la démonstration.

Un article scientifique est une contribution à un débat scientifique, à partir de la mise en perspective croisée entre théorie et terrain, entre l'état des questionnements et des connaissances et les spécificités d'un terrain. Elle doit apporter des réponses rigoureuses et originales à un questionnement construit.

Pour un mémoire d'étudiant, pour un rapport de recherche, on demande avant tout de restituer du matériau, de montrer qu'on a fait des enquêtes approfondies. Mais cela ne suffit pas pour un article dans une revue internationale. Il faut intéresser un public plus large, qui n'est pas concerné par le site de l'enquête, qui attend des connaissances et des analyses dont la portée dépasse le local. Un article descriptif peut intéresser un public national ou très spécialisé, pas une revue internationale.

Du fait de sa longueur, un article scientifique doit se centrer sur une problématique clairement définie et délimitée, à laquelle les résultats de recherche présentés vont pouvoir contribuer. La façon de formuler la problématique est le nœud crucial : c'est elle qui doit justifier la pertinence de l'article ; c'est elle qui va organiser le propos et la démonstration.

De nombreux articles discutés au cours de l'atelier courent trop de lièvres à la fois. Centrés sur un site, ils effleurent de nombreuses questions, qui ne sont pas assez problématisées. A toucher à trop de sujets, ils n'en traitent aucun. Il faut choisir une problématique resserrée, que le site (et le matériau disponible) permet de traiter de façon originale, et concentrer l'article dessus.

Construire une argumentation : le rapport théorie/empirie

Un bon article organise un va et vient entre théorie et empirie, autour d'un questionnement précis. Une problématique n'est pas une liste de questions peu articulées. C'est un ensemble structuré de questions, organisé autour d'une question centrale, qui est appuyé sur un état des connaissances. C'est à cette problématique que le matériau produit doit pouvoir apporter des réponses. Cet ensemble de questions doit être argumenté et justifié, et être considéré comme pertinent par la Revue. Cela suppose de savoir se situer dans le débat : quels champs scientifiques traitent de mon

⁵ Des revues sans comité de lecture, ou des revues nationales, peuvent publier de très bons articles. Mais leur fonctionnement interne ne suit pas forcément les mêmes règles de critique et d'évaluation par les pairs.

objet ? Autour de quels questionnements ? Quels sont les principaux auteurs et quelles sont leurs approches, leurs concepts, leurs résultats ? Que peut-on considérer comme étant des acquis, des connaissances stabilisées parce que validées dans des contextes différents ? Quelles sont les controverses sur cet objet, autour de quoi se structurent-elles ? Sur quels éléments mon questionnement et mon terrain apportent-ils quelque chose de nouveau ? Permettent-ils de valider des résultats dans un contexte nouveau où ils ne vont pas de soi ? Permettent-ils de déplacer les questionnements et de faire émerger des questions nouvelles, des regards originaux ? Mes résultats sont-ils en contradiction avec les résultats d'autres chercheurs, ailleurs et dans ce cas, qu'est-ce qui permet d'expliquer cette différence et qu'apporte-t-elle au débat ?

C'est seulement si l'on a répondu à ces questions que l'on peut valider la pertinence de s'engager dans la rédaction d'un article pour une revue internationale. Les rapports d'expertises sont rarement de bonnes bases pour des articles : on a de nombreuses informations, mais sur de nombreux sujets ; mais le questionnement a été construit à partir de TDR centrés sur l'opérationnel, pas d'une problématisation scientifique, les observations sur tel ou tel objet pertinent pour le débat scientifique sont rarement assez denses pour pouvoir véritablement construire une analyse solide. L'expertise peut fournir le matériau d'un article si elle relève en fait d'une recherche appliquée et si l'on est capable de bien problématiser une question. Mais souvent, une expertise est plutôt de l'ordre de l'enquête exploratoire : elle permet de défricher un sujet, d'établir des contacts, de formuler des hypothèses qui devront être approfondies dans une enquête ultérieure.

Un questionnement fondé sur des postulats disqualifiés, relevant de débats dépassés et n'apportant pas de réévaluation, ne sera pas considéré comme pertinent, et justifiant une publication. Cela peut mettre en cause tout l'article, ou seulement une partie quand c'est une sous-problématique qui n'a pas été suffisamment travaillée et construite.

Dire « le projet a eu une démarche participative », sans aller plus loin, c'est faire l'impasse sur toute la littérature qui a fait une analyse critique de la notion, montré le flou du terme, la fréquence des usages instrumentaux de la participation par les projets. Cela interdit d'aller plus loin dans l'analyse : comment est-elle justifiée ? Quelles ont été les pratiques des agents du projet ? Comment les enjeux sociaux locaux, d'une part, les attentes ou craintes par rapport au projet d'autre part ont-ils structuré les interactions lors des réunions villageoises, et abouti à mettre en avant telle question et à mettre de côté telle autre ? Qui a participé à quoi ? De quelle façon ? Qui n'a pas « participé » et pourquoi ? Est-ce que cela a permis d'infléchir l'offre du projet, en quoi et jusqu'où ? Un article sur la participation qui ne se poserait pas ce type de question sera à juste titre considéré comme peu pertinent.

Les conseils en termes d'auteurs donnés par les reviewers ne visent pas tant à faire que un tel ou un tel soient cités, qu'à permettre à l'auteur de s'approprier des questionnements et des résultats qu'il ne mobilise pas et que le reviewer considère comme nécessaire pour l'article.

Une bonne problématique est une problématique pertinente à la fois scientifiquement, et par rapport à l'objet étudié, au terrain, et resserrée, possible à travailler dans le format d'un article. Il faut veiller à ce que les liens entre la problématique, les spécificités du terrain, et le matériau disponible (et mobilisé dans l'article) soient clairs. Sinon, la démonstration ne marchera pas, ces trois

éléments demeureront trop disjoints. Trouver la bonne formulation de la problématique n'est pas aisé. Cela demande de faire ce va-et-vient entre littérature, terrain et matériau, d'ajuster l'un à l'autre.

Lorsque l'on a un terrain très riche, on est noyé dans le matériau. Ce qu'on a vu nous paraît évident. On ne sait pas trier et hiérarchiser les données. Parfois au contraire, on croit découvrir des choses qui sont déjà largement connues, simplement parce qu'on n'a pas lu... Dans les deux cas, les problématiques seront plates, ou peu pertinentes. C'est la confrontation à la littérature qui permet de faire émerger les spécificités, les originalités. De s'appuyer sur ce qui est considéré comme acquis dans la littérature pour aller plus loin dans l'analyse, pour mettre en lumière des faits nouveaux. C'est bien ce va-et-vient entre littérature et terrain qui permet de faire émerger les questionnements et les résultats originaux, et de construire des problématiques pertinentes, à la fois ancrée dans l'état des débats, et qui permettent d'aller plus loin, de faire une contribution originale. Des questionnements plats, peu pertinents, ne permettent pas de mettre en valeur le terrain. On en reste à une restitution elle-même plate, qui stérilise le matériau, et ne convainc pas.

Si la problématique est solide, c'est alors la démonstration qui est l'enjeu. En sciences sociales qualitatives, celle-ci ne passe pas par des équations ou des statistiques, mais par un récit structuré et argumenté, mobilisant du matériau empirique autour du questionnement construit par la problématique. La démonstration repose sur la force de conviction de ce récit structuré, dans sa logique interne, mais aussi dans son rapport avec le terrain. Or, le lecteur ne connaît en général pas ce terrain. Il faut donc lui donner accès non seulement aux éléments directement liés à la démonstration, mais aussi au contexte, décrit de façon synthétique mais suffisamment précis pour que le lecteur puisse faire le lien entre ce contexte et les faits rapportés. Les citations, les observations, viennent à l'appui de la démonstration. Ce sont des « traces de réel » que l'on mobilise mais qui ne peuvent être que partielles. Il faut donc qu'elles soient choisies avec soin pour leur représentativité, ou leur signification.

La majorité des lecteurs ne sont pas intéressés par le village X ou les services de santé du département Y, où a été faite l'étude. Mais parce que l'étude dans ce village X et ces centres de santé apporte des choses aux analyses faites ailleurs sur les mêmes objets. Dès lors, c'est bien la problématique que le titre, l'introduction, doivent mettre en avant, avant même le site « Quand l'Ong refuse de se conformer à la politique publique. Eau sans frontières et le service de l'eau à Machin-Chose » et pas « le service de l'eau à Machin Chose ».

Ce qui emporte la conviction du lecteur, c'est la qualité de l'argumentation, le fait qu'elle repose sur du matériau qui apparaisse solide, que l'analyse soit bien contextualisée, soit précise. Qu'il n'apparaisse pas de biais, dans la compréhension du contexte, dans la production des données mobilisées, dans l'analyse présentée. C'est cela qui fera que les conclusions seront considérées comme solides : parce qu'elles reposent sur un matériau présenté de façon suffisamment complète, à partir d'une argumentation suffisamment fondée et rigoureuse pour résister aux objections.

Plus l'auteur sait où il va, plus il est cohérent dans sa rédaction, plus il prend le lecteur par la main pour l'emmener dans sa démonstration. Et le lecteur suivra si la problématique lui paraît pertinente et convaincante, si l'argumentation est solide.

Dans bon nombre des textes discutés, la problématique, la question de recherche, étaient formulés différemment dans le résumé, l'introduction et le corps du texte... cela dénote un manque de réflexion sur l'objet central du texte, qui se traduit nécessairement par des flottements dans la démonstration. Et un manque de vigilance et de rigueur, si l'auteur ne s'en est pas aperçu, ou imagine que cela ne sautera pas aux yeux du relecteur...

Un texte qui ne sait pas où il va, où les questions du résumé ne sont pas celles de l'introduction, où la conclusion ne répond pas à la problématique initiale, où il manque des éléments essentiels de compréhension, suscite des interrogations multiples, et finalement des doutes sur la solidité de ce qui est avancé.

Travailler la forme, les titres, le résumé

Cette argumentation doit être servie par la forme : un équilibre interne au texte, entre introduction, développements et conclusion et au sein du développement entre les sections ; des titres parlant, problématisés ; un résumé structuré et qui restitue bien l'article, des mots clés adaptés.

Le titre est très important. Plat, insuffisamment précis, il dessert le contenu. Un titre accrocheur et un sous-titre plus explicatif, fonctionnent souvent bien. Il doit contenir le pays sinon le site d'étude. Le résumé doit respecter le format de la revue. C'est lui que liront d'abord les lecteurs, il doit être problématisé, donner à voir le questionnement et le site d'enquête, ouvrir sur l'analyse, si possible déjà donner accès à des éléments majeurs de la conclusion. On ne met pas de référence biblio dans un résumé. Exceptionnellement, on peut mentionner un auteur dans le résumé, si on mobilise explicitement un cadre d'analyse qu'il a formalisé, si l'on veut spécifiquement discuter ses thèses dans l'article.

Proposition d'article vs résumé

Une proposition d'article, envoyé pour un colloque ou à une revue suite à un appel à articles est un texte de 1 à 2 pages, dont le but est de convaincre que la proposition est solide et correspond bien au thème du colloque ou du dossier. On y détaille la problématique, avec quelques références biblio clé qui montrent quels champs scientifiques sont mobilisés. On explicite le site de recherche et ses spécificités, ainsi que des éléments sur le matériau de terrain si nécessaire, on donne à voir quelques éléments d'analyse.

Un résumé d'article accompagne l'article final. Il est beaucoup plus court, 600 à 800 signes souvent. Il doit se lire indépendamment de l'article. Son objectif est de donner à voir le contenu de l'article et de donner envie de le lire. Pour cela, il doit expliciter le questionnement et son originalité, préciser le site d'enquête et ses grandes caractéristiques, donner à voir la problématique, et quelques éléments d'analyse, sinon de conclusion.

Les mots clés servent pour les moteurs de recherche. Ce sont eux qui rendront l'article repérable dans les bases de données, il faut donc y être très attentif. La thématique, le pays, sont indispensables. Trouver en plus les 2 ou 3 mots clés qui caractérisent le mieux la problématique, les objets traités, l'approche.

Résumé et mots clés doivent être rédigés avec beaucoup de soin : c'est par eux que les chercheurs identifieront l'article, à travers les moteurs de recherche. C'est ce qu'ils liront en premier, et qui déterminera fréquemment s'ils liront ou non l'article. On peut parfois rédiger un premier résumé en début de rédaction pour s'obliger à expliciter l'argumentaire en quelques phrases. Mais c'est à la fin qu'on le rédige ou qu'on le finalise, une fois l'article achevé : c'est à ce moment qu'on sait vraiment ce qu'on a démontré, et qu'on a la matière pour faire le résumé.

Pour un relecteur, un résumé qui ne correspond pas au contenu, un questionnement différent dans le résumé et l'introduction, sont très négatifs : cela montre soit un manque de rigueur, soit un auteur qui ne sait pas où il va.

Comment mobiliser la bibliographie ?

Une bibliographie d'article compte entre 15 et 20 références en moyenne. Plus se justifie rarement, sauf si l'article fait un état des lieux poussé. Toute référence citée dans le texte doit être dans la bibliographie, et réciproquement. La bibliographie doit être cohérente avec l'objet traité et le lieu de l'enquête. Les références pertinentes sont celles qui permettent de construire la problématique et permettent de se situer dans un débat scientifique, et celles qui contribuent à décrire le contexte de l'étude, celles qui viennent à l'appui de l'argumentation, sur des points spécifiques. Ce sont donc des références proches de l'objet de l'article. Les références très générales sont rarement utiles, sauf si l'on mobilise une idée précise, une citation. Par contre, lorsqu'on fait référence à un concept, à une analyse, il faut citer l'auteur qui l'a publié le premier, ou dont l'analyse est particulièrement pertinente.

Parmi les pièges relevés : une bibliographie courte et descriptive, centrée sur le site d'enquête, sans référence aux travaux existants ; une bibliographie fleuve, avec de nombreux auteurs, plus ou moins pertinents mais pas mobilisés dans le texte ; un bibliographie inadaptée à la problématique de l'article, qui fait l'impasse sur des travaux essentiels pour le sujet ; une bibliographie obsolète.

Lorsqu'on prépare une nouvelle recherche, on doit explorer large, maîtriser le champ bibliographique, savoir comment les différents auteurs ont abordé les sujets, quel est l'état des connaissances. Il faut passer en revue de nombreuses publications, dont certaines s'avéreront peu pertinentes, ou peu intéressantes. C'est la seule façon d'identifier les bonnes références et de se mettre au niveau en termes d'état des connaissances. Au moment de la rédaction d'un article au contraire, on choisit de façon sélective les écrits que l'on mobilise, parce qu'ils sont incontournables dans l'état des connaissances, parce qu'ils permettent de problématiser de façon fine le sujet que l'on traite, parce que l'on souhaite discuter leurs thèses. Sur chaque sujet, il existe quelques auteurs et quelques références incontournables qu'il faut connaître, dont il faut rappeler rapidement quelles sont les approches ou les concepts, les thèses défendues, et par rapport auxquels il faut se situer. C'est l'objet de la problématique.

Ensuite, sur les différents aspects de la démonstration, des références spécifiques peuvent être mobilisées pour problématiser une question spécifique, pour appuyer l'analyse. Lorsque l'on répond à un appel à articles pour un dossier, l'appel propose des orientations en termes de questionnement, parfois des orientations bibliographiques, qu'il faut lire et travailler pour se situer dans la perspective proposée ou la discuter de façon solide.

Pour être capable de savoir ce que l'on apporte de neuf et le mettre en valeur, il faut s'appuyer sur la littérature récente sur le sujet, ou liée aux questions traitées (même si c'est sur des objets différents). Cela suppose d'avoir identifié et lu cette littérature, récente ou non (sur certaines questions, bien travaillées par la recherche, il faut remonter aux sources, aux écrits originaux).

De plus en plus de ressources sont en ligne. Les moteurs de recherche, les plate-formes comme JSTOR, CAIRN, PERSEE, ERUDIT, des sites comme les *Classiques des sciences sociales*, *Plein textes* pour les publications de l'IRD offrent l'accès à la production académique, en tous cas les références et les résumés et, pour les articles ayant passé l'embargo, à de nombreuses références gratuites. Google Scholar référence des millions d'articles et permet de débroussailler un sujet, en l'interrogeant par mots clés, il donne accès à de nombreux pdf. Mais il met en avant les textes selon leur fréquentation, ce qui peut laisser dans l'ombre des textes essentiels pour le sujet. Les plate-formes de revues scientifiques sont exhaustives, mais elles ne remontent pas toujours très loin dans le temps : CAIRN par exemple débute au moment de la montée du numérique, il y a une petite dizaine d'années. PERSEE au contraire a une politique de numérisation des fonds des revues, et donne accès aux articles plus anciens.

Pour gérer sa bibliographie, le recours à un logiciel comme ENDNOTE ou ZOTERO s'impose. Logiciel libre, ZOTERO est téléchargeable gratuitement. La version en ligne met la base de données sur internet, on peut y accéder à partir de n'importe quel appareil où le logiciel est installé, on peut partager des bibliographies avec ces collègues. Mais cela suppose une connexion internet active et suffisante. Dans les versions résidentes, la base de données est dans un fichier stocké sur l'ordinateur. On y a accès hors connexion, mais elle n'est accessible que depuis l'ordinateur où elle est installée.

Les logiciels bibliographiques couplent plusieurs fonctions :

- c'est une *base de données* de l'ensemble des références qui y ont été saisies ou téléchargées. On peut donc faire des recherches, par auteur, par titre, par mots clés. On peut y saisir ses notes de lecture, les extraits que l'on pense pouvoir utiliser comme citations (bien noter la page correspondante !). On peut y attacher un lien url, ou le fichier lui-même, une note de lecture, etc. Au-delà des publications scientifiques, on peut y introduire des articles de journaux, des rapports, des sons, des vidéos, des entretiens. La base de données devient alors multimédia, et permet par une recherche sur mot clés de faire apparaître l'ensemble du corpus dont on dispose, et pas seulement les publications scientifiques ;
- c'est un *outil pour la rédaction*, car la base est *interfacée avec Word* (le module spécifique doit être installé, dans ENDNOTE, il s'appelle Cite While You Write -citez en écrivant). Un onglet spécifique est ajouté dans le menu WORD. Depuis Word, on peut appeler une référence, qui s'affiche automatiquement dans le texte, et à la fin en bibliographie. On a ainsi une adéquation parfaite entre références citées et bibliographie. On peut choisir le style de mise en forme de la bibliographie, pour correspondre aux exigences de la revue : une fois le style choisi, toute la bibliographie se met automatiquement en forme. Si le style voulu ne préexiste pas, on peut le créer.

Pour qu'une référence soit correcte, il faut qu'elle soit saisie correctement et de façon complète. Ou téléchargée directement à partir d'un portail de revues, ou d'un moteur de recherches comme Google scholar ou Google Books. Selon les sites, les références téléchargées sont plus ou moins complètes, il faut vérifier et compléter/corriger le cas échéant. Prendre le temps de saisir correctement dès le

début est un gage de rigueur, et une promesse de gain de temps à la fin : on perd tellement de temps lorsqu'il faut rechercher des références pour les compléter !

Utiliser un logiciel bibliographique est une aide énorme : les références peuvent être téléchargées ; s'il y a des erreurs, on corrige une fois pour toute dans la base de données. Il est indispensable que les doctorants commencent dès le début à l'utiliser. Quand on a déjà de multiples références dispersées dans des fichiers Word, il faut accepter de passer du temps pour télécharger les références essentielles et constituer sa base initiale. C'est un investissement, mais qui est vite rentabilisé !

« Vingt fois sur le métier »....

*Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse, et le repolissez,
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.*

Nicolas Boileau (1636, 1711), L'art Poétique

La pratique de la recherche scientifique en sciences sociales est exigeante, il y faut de multiples compétences, d'ordre très différent : avoir de l'empathie pour les gens étudiés, savoir développer des rapports de qualité avec eux, être à l'aise sur le terrain ; maîtriser la littérature, savoir se positionner et discuter l'état des connaissances ; produire des données originales, par la maîtrise de savoir-faire d'enquête, d'observation ; analyser de façon rigoureuse et distanciée ; écrire et restituer de façon fine ses résultats... tout le monde n'est pas également à l'aise dans ces différents registres. Le terrain peut être une étape douloureuse pour certains, pour d'autres ce sera l'écriture.

Trouver les bonnes problématiques, les bons angles d'attaque, savoir mettre en contexte de façon suffisamment précise, argumenter de façon convaincante, le tout dans le format restreint d'un article de 12 pages est un exercice difficile. Ecrire de bons articles ne s'improvise pas. C'est un savoir-faire, qui est plus ou moins difficile à acquérir selon les chercheurs, et qui se développe avec l'expérience. Mais cela ne veut pas dire qu'on ne peut publier qu'en étant senior. Ni que les seniors font toujours de bons papiers !

On ne peut pas faire un (bon) article de toute enquête, ou de la totalité d'une enquête. Mieux vaut cibler un objet pertinent, que l'on a les moyens de travailler de façon approfondie, et publier peu de bons articles, que tenter d'envoyer de nombreux textes peu aboutis, dont beaucoup risqueront d'être rejetés dès le début. Ecrire un bon article demande du travail. La maxime de Boileau vaut pour nous ! La version que l'on considère suffisamment aboutie pour être soumise à une revue n'est jamais la première. La V1 pour la revue (et qui passera par une V2 voire une V3 avant d'être publiée) est souvent la V5 ou la V6 pour l'auteur. Dans ces étapes d'élaboration, du mûrissement du questionnement et de l'analyse, rien ne vaut le regard de collègues : présenter ses travaux dans des

séminaires, soumettre une version provisoire à un collègue pour avoir son avis, sont autant de façons de tester ses analyses, de mettre à l'épreuve ses argumentations, de bénéficier de regards externes.

C'est en connaissant suffisamment les exigences de l'écriture scientifique, en acceptant de remettre l'ouvrage sur le métier plusieurs fois, en s'appuyant sur les retours de collègues choisis que l'on peut progresser et produire un texte susceptible d'être recevable, que les retours des relecteurs vont encore pousser à retravailler, à reprendre, à améliorer. Même s'il résulte d'une enquête personnelle, une recherche est toujours quelque part un produit collectif, parce qu'elle a bénéficié de ces débats, de ces échanges, de ces relectures.

Lire beaucoup est aussi une aide. Non seulement parce que c'est une condition pour être au fait des débats de l'état des connaissances et des débats, et pour se situer dans un débat scientifique. Mais aussi parce qu'on acquiert en lisant une expérience des formats de publication. Mieux, il est utile d'analyser les articles qui vous ont plus, non seulement sous l'angle du contenu, mais aussi sous l'angle de la forme : comment la problématique est-elle formulée et justifiée ? Quelle est la construction du texte ? Comment l'auteur explicite-t-il le contexte, déroule-t-il l'argumentation ? Qu'est-ce qui est particulièrement séduisant dans cet article ? Qu'est-ce que l'auteur a choisi de mettre en avant dans son titre, son résumé ?

Symétriquement, lire et commenter les écrits en chantier de ses collègues est également très formateur : on voit toujours plus la paille dans l'œil du voisin que la poutre dans la sienne. Voir vous sauter aux yeux les problèmes d'un texte en chantier aide aussi à comprendre ce qui fait un papier de qualité, et aide à se l'appliquer à soi-même.

Bonne chance dans vos écrits !
